

14. Un « moi » qui traîne les pieds

Dans son Exhortation Apostolique *Evangelii gaudium*, le Pape François nous rappelle que « le temps est supérieur à l'espace » (EG 222). Il écrit : « Donner la priorité au temps c'est s'occuper d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces » (EG 223).

Le « tout tout-de-suite » de notre culture actuelle est l'illusion de pouvoir posséder la réalité spatio-temporelle. Un détail que je possède maintenant, un instant que je possède tout de suite donne l'illusion de posséder l'infini et l'éternel *sans le désirer*, sans attendre, c'est-à-dire sans m'ouvrir, sans ouvrir mon cœur et la vie pour embrasser la réalité, sans que l'embrassement me ferme sur moi-même, car la réalité est infiniment plus grande que moi-même. Mais l'homme est justement créé avec la capacité de posséder à travers le désir, à travers l'ouverture à ce qui le dépasse, à ce qu'il ne peut pas tenir entre les mains. Et il semble que c'est précisément la conscience du moi comme désir de l'infini qui est rongée par le fonctionnement de la culture contemporaine. On vit inconscient de soi, sans se rendre compte que la question du sens fait la grandeur de la vie, lui donne de la saveur, la rend belle et heureuse.

Dans le roman *Silence* de Shūsaku Endō, le Père Rodrigues retrouve enfin le Père Ferreira qui a renié sa foi. Il s'aperçoit de toute sa confusion mentale et spirituelle. A un certain point il lui pose soudainement la question : « Êtes-vous heureux ? » Et Ferreira, surpris par cette question, répond : « Qui ? » Rodrigues doit le lui rappeler : « Vous ! » (Shūsaku Endō, *Silence*, Ed. Denoel, 1992, p. 220)

Endō réussit à dépeindre avec quelques mots seulement la profondeur de la perte de sens du moi dans laquelle peut sombrer une personne trahissant le désir de bonheur qui donne sens à toute sa vie, à sa vocation et à sa mission. C'est carrément le contraire de la scène décrite par saint Benoît dans le Prologue de la Règle, là où Dieu crie dans la foule : « Qui veut la vie ? Qui désire le bonheur ? ». Et un homme répond : « moi ! ». Le Père Ferreira ne comprend même plus que la question du bonheur s'adresse à lui, concerne sa personne, son cœur.

Ferreira se remet de la surprise, ou plutôt du fait de ne pas avoir été préparé à gérer la situation, à défendre son image, son masque, contre la flèche pointue et ultrarapide de la question du bonheur. Il réussit à remettre le masque, à remettre devant son cœur blessé le bouclier de la justification idéologique derrière lequel il se sent fort et bien armé :

« Une flamme de défi s'alluma de nouveau dans le regard de Ferreira. "Le concept du bonheur est soumis à d'innombrables facteurs subjectifs".

"Ce n'est pas ce que vous disiez autrefois". Le prêtre [le Père Rodrigues] réprima cette réponse qui lui venait aux lèvres. Après tout, il n'était pas là pour blâmer Ferreira de son apostasie et de sa trahison. Il n'avait aucun désir d'envenimer la plaie profonde qui, sous l'écorce, rongait son âme et qu'il tentait de dissimuler. » (ibidem, p. 221)

Quand on réduit le moi, on réduit le concept du bonheur, et vice versa. Dire que « le concept du bonheur est soumis à d'innombrables facteurs subjectifs » revient à nier que le bonheur est une expérience dépassant le moi, qu'il est un don lui révélant qu'il est fait pour ce qui le dépasse, pour l'infini, et que, en conséquence, le moi est tendu vers l'infini.

Le vrai bonheur offre au moi l'expérience de posséder l'infini sans le réduire à soi-même. Par contre, un bonheur produit par des facteurs subjectifs n'est pas une expérience de quelque chose de plus grand que nous-mêmes, et cela réduit le moi en l'enfermant en lui-même. Et enfermé en lui-même il étouffe, il perd sa substance au point de ne plus être capable de s'affirmer, de répondre « moi ! » à l'appel à la vie, au bonheur.

C'est tout le contraire de l'ascèse que saint Benoît nous propose dès le début de sa Règle en nous promettant qu'« à mesure que l'on progresse dans la vie religieuse et dans la foi, le cœur se dilate, et l'on court dans la voie des commandements de Dieu, avec la douceur ineffable de l'amour » (RB Prol. 49).

Dernièrement j'ai relu après environ quarante ans le roman *A Burnt-Out Case – La Saison des pluies* de Graham Green que j'avais dû présenter aux examens d'anglais à la fin du lycée. Le protagoniste est un architecte célèbre qui fuit la réputation et les femmes, écoeuré de tout, cherchant à s'oublier soi-même en Afrique dans une léproserie. Un jour il avoue au médecin de la léproserie :

« L'auto-expression est une chose cruelle et égoïste. Elle dévore tout, même le moi. A la fin on découvre qu'on n'a même pas un moi à exprimer. Il n'y a plus rien qui m'intéresse, docteur (...). »

« N'avez-vous pas d'enfants ? » [lui demande le médecin].

« J'en ai eu une fois, mais ils ont disparu depuis longtemps dans le monde. Nous nous sommes perdus de vue. L'auto-expression dévore même le père dans l'homme. » »
(Cité d'après l'édition anglaise : Graham Greene, *A Burnt-Out Case*, Viking, 1961, pp. 51-52).

Cette perte du sens du moi de l'homme qui trahit son propre désir de bonheur, cette perte du moi mûr, adulte, fécond qui s'exprime dans la paternité, nous la trouvons aussi dans la figure du Don Abbondio du roman « *Les Fiancés* ». Don Abbondio est un prêtre d'un village lombard qui a accepté par peur de couvrir les agissements d'un seigneur qui voulait empêcher le mariage des jeunes fiancés Renzo et Lucia. Le génie d'Alessandro Manzoni réussit à le dépeindre avec peu de lignes, par exemple dans la scène où le Cardinal Federigo Borromée le fait appeler du milieu d'un groupe de plusieurs prêtres. Il a l'intention de l'envoyer libérer Lucia, la fiancée enlevée, en compagnie de l'Innommé, un malfaiteur cruel qui vient juste de se convertir.

« Le chapelain sortit et alla dans la pièce où étaient tous ces prêtres réunis. (...) Et il s'arrêta un moment sans rien... Puis, reprenant le ton de sa charge, il ajouta : 'Son illustrissime et révérendissime seigneurie demande M. le curé de la paroisse et M. le curé de ***.' »

Le premier des deux s'avança aussitôt, et en même temps partit du milieu de la foule un "moi ?" traînant, dont l'intonation était celle de la surprise.

'N'êtes-vous pas monsieur le curé de *** ? reprit le chapelain.

— Oui, bien ; mais...

— Son illustrissime et révérendissime seigneurie vous demande.

— Moi ?" ». (Chapitre 23)

Qui trahit le désir de bonheur qui fut à l'origine de sa mission, du sens de sa vie, ne réussit plus à poser avec assurance son propre moi face à la réalité, il n'arrive plus à dire « moi ! » avec un point d'exclamation. Le mieux qu'il peut encore exprimer, plus forcé que convaincu, est un « moi ? » traînant les pieds, pleins d'hésitation, avec un point d'interrogation qui illustre déjà graphiquement le repliement sur soi de ce moi se présentant timidement et hésitant à la réalité qui l'interpelle, qui l'appelle. On a presque l'impression que Manzoni pense à la Règle de saint Benoît quand il écrit : « Il partit du milieu de la foule un "moi ?" traînant ». Manzoni dit « foule » alors que Don Abbondio se trouve simplement en compagnie de quelques prêtres dans un petit salon d'un curé d'une paroisse lombarde. Don Abbondio ne veut pas être soustrait à la « *multitudo populi* » dans laquelle il était tranquille, protégé par l'anonymat, protégé par l'absence de désir, sans devoir répondre à personne.